The French Atlantic Triangle, Literature and Culture of the Slave Trade

, traduction française de Thomas Van Ruymbeke, Bécherel, Les Perséides
(« Le Monde Atlantique »), 2011, 542 p.

Anthony Mangeon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/17977>

DOI : 10.4000/etudesafraicaines.17977

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2014

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Anthony Mangeon, « The French Atlantic Triangle, Literature and Culture of the Slave Trade », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 216 | 2014, mis en ligne le 21 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafraicaines/17977> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafraicaines.17977>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

The French Atlantic Triangle, Literature and Culture of the Slave Trade

, traduction française de Thomas Van Ruymbeke, Bécherel, Les Perséides (« Le Monde Atlantique »), 2011, 542 p.

Anthony Mangeon

MILLER, Christopher. — *The French Atlantic Triangle, Literature and Culture of the Slave Trade*. Durham-London, Duke University Press, 2008, 571 p. *Le triangle atlantique français, littérature et culture de la traite négrière*, traduction française de Thomas Van Ruymbeke, Bécherel, Les Perséides (« Le Monde Atlantique »), 2011, 542 p.

- ¹ Professeur de littérature à l'université de Yale, Christopher Miller est un spécialiste reconnu des domaines français, africain et antillais. Paru en 2008, *The French Atlantic Triangle* est son quatrième livre, et le premier à être traduit en français par Thomas Van Ruymbeke, responsable des éditions Perséides en Bretagne. L'ouvrage s'inscrit dans une approche historique particulièrement féconde : depuis une vingtaine d'années, les études transatlantiques s'attachent à relier diverses histoires nationales ou continentales en mettant l'accent sur les circulations, les interactions et les influences réciproques entre divers pays ou pôles du triangle atlantique (Europe, Afrique, Amériques-Caraïbes). *Le triangle atlantique français* rejoint donc une collection qui a déjà mis à la disposition du public francophone un certain nombre de livres ou d'ouvrages collectifs fondamentaux comme *Sociétés, colonisations et esclavages dans le monde atlantique* (dirigé par François-Joseph Ruggiu et Cécile Vidal en 2009) ou l'histoire de la révolution haïtienne rédigée par Laurent Dubois (*Les Vengeurs du Nouveau Monde*, 2007)

et déjà traduite par Van Ruymbeke. Christopher Miller apporte cependant une contribution tout à fait originale — et récemment abondée par l'ouvrage collectif dirigé par Yves Clavaron et Jean-Marc Moura, *Les empires de l'Atlantique* (2012) — en étudiant comment divers écrivains et cinéastes français ou francophones ont, du XVIII^e au XXI^e siècles, représenté la traite négrière atlantique et ses conséquences sur les sociétés et les cultures impliquées dans ce trafic transnational et multiséculaire.

- 2 Le livre s'organise en quatre parties, suivant un double principe de progression — chronologique, bien sûr, mais également genré voire racialisé. Après une utile synthèse historique et terminologique, sont présentés en effet les « femmes de lettres », puis les « hommes de lettres », et enfin les « auteurs francophones » — entendez par là des écrivains de langue française mais d'origine non européenne, puisque aussi bien Césaire que Glissant ou Maryse Condé, objets de l'avant-dernier chapitre, demeurent du point de vue de l'état-civil des écrivains français. Le propos porte néanmoins en filigrane, au fil des parties, une confrontation fréquente avec la manière dont Aimé Césaire et son *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), ou Sembene Ousmane et son *Docker noir* (1956) ont répliqué à une longue tradition de textes français supposément négrophiles ou abolitionnistes. Par cette problématique intertextuelle et dialogique — la fameuse riposte du « *writing back* » — et par son intérêt même pour les circulations (économiques, politiques, culturelles, linguistiques ou littéraires), on pourrait croire que Christopher Miller s'inscrit dans le courant des études culturelles et postcoloniales. Dès sa préface, pourtant, et à deux autres reprises dans son livre, l'auteur souligne qu'« en tant que sujet d'étude, la traite négrière ne peut que jeter une lumière sombre et sinistre sur le champ des études postcoloniales, qui se veulent bien souvent une célébration de la rencontre des cultures, du mouvement et du métissage » (p. 8). Parallèlement, les études culturelles n'échappent pas selon lui à un certain schématisme conceptuel et idéologique : à force de mettre en valeur « les connections, les réseaux, les passerelles » et de privilégier les individus au détriment des collectivités, elles excluent assez naïvement « tout dessein maléfique de la notion de connectivité entre les êtres » (p. 224) pour se focaliser presque exclusivement sur l'essentialisme, un « péché capital » (p. 223) ou une « kryptonite, son poison ; l'essentialiste étant toujours l'autre, bien entendu » (p. 389). Tout en partageant donc certaines de leurs préoccupations — en particulier pour les intersections entre rapports de classe, de race et de genre — la démarche de Christopher Miller promeut une voie assez différente, qui privilégie le recours aux faits et le retour aux textes plutôt que les théories englobantes et les montées en généralité.
- 3 Cette option critique est manifeste dès la première partie. Par-delà les métaphores coloniales, « dans lesquelles on retrouve l'Europe dans le rôle du père, l'Afrique dans celui de la mère et les nouvelles colonies créoles (de l'espagnol *criar* : engendrer, élever) dans celui des enfants » (p. 20), le triangle atlantique est vu d'emblée dans sa nature économique : « suivre la piste de l'argent » (p. 23) permet en effet de mettre au jour une structure à sens unique, bien incarnée par le système de l'Exclusif, lequel consistait à pratiquer la Traite au seul bénéfice de compagnies françaises et dans « l'exclusion des marchands étrangers du triangle atlantique français » (p. 41). De ce point de vue, les chiffres sont éloquentes : « Pour l'ensemble de la période de la traite négrière, les Français déplacèrent 1,1 million d'Africains (dont un peu plus d'un million le furent dans le cours du XVIII^e siècle) et, pour ce faire, effectuèrent 3 649 traversées connues à ce jour » (p. 40). On estime que 150 000 captifs moururent sur les vaisseaux négriers

français au XVIII^e siècle (p. 46), mais les profits réalisés n'en demeuraient pas moins considérables : de 30 à 500 % (p. 83). Ces profits ont non seulement permis l'essor des grandes villes portuaires et de leurs catégories bourgeoises — en 1790, près de cinq millions de Français vivaient ainsi du commerce avec les colonies, selon un rapport présenté à l'Assemblée Constituante — mais ils ont également favorisé le développement des lettres et des arts, ou plus largement ce que Simon Gikandi appelle « une culture du goût » et du raffinement dans un livre récent (*Slavery and the Culture of Taste*, 2011). Toutes ces données ne prennent évidemment pas en compte la « traite interlope » ou clandestine qui se développa à compter de l'abolition du commerce négrier par la Grande-Bretagne et les États-Unis en 1807.

- 4 Le paradoxe est qu'en dépit de l'intensité d'un tel commerce, il reste aujourd'hui peu de témoignages laissés par des esclaves, et à ce jour « aucun récit d'esclave en langue française » (p. 54). Ce silence implique qu'on se tourne dès lors vers les seuls écrivains qui ont daigné en parler à l'époque, en termes souvent ambivalents : d'abord les philosophes des Lumières, puis les femmes abolitionnistes de l'ère révolutionnaire et post-révolutionnaire, et enfin les romanciers de la Restauration. Dans « la traite négrière au temps des Lumières » (chap. 3), Miller montre comment des penseurs comme Montesquieu, Voltaire ou Rousseau ont davantage esquivé qu'abordé la question négrière : ils se déclarent certes contre l'esclavage par principe, mais ils n'appellent jamais à son abolition pure et simple ; pire, s'ils le condamnent en Europe, ils le tolèrent sans scrupules sous d'autres climats — notamment en Afrique — et restent plutôt indifférents au sort des Noirs. Pour preuve que les idées des Lumières n'eurent finalement que peu d'incidence sur le mouvement abolitionniste : certains navires négriers, équipés par des armateurs éclairés, s'appelaient *Le Voltaire* ou *Le Contrat social* !
- 5 La deuxième partie s'ouvre sur une autre idée reçue, que Miller pourfend sans complaisance : la geste féministe qui voudrait que des femmes auteures aient joué un rôle déterminant dans la lutte contre l'esclavage. Dans son précédent livre (*Nationalists and Nomads*, 1999), Miller s'en prenait ouvertement à Françoise Lionnet et à son prisme deleuzien : présenter systématiquement les premiers auteurs francophones comme des nomades constituait en effet pour lui une trahison de leurs visées le plus souvent nationalistes. Ici, c'est à la critique d'une importante anthologie publiée par Doris Y. Kadish et Françoise Massardier-Kenney, *Translating Slavery* (1994) que s'attelle Miller : en traduisant uniquement des œuvres de femmes auteures — en l'occurrence Olympe de Gouges, Germaine de Staël et Claire de Duras — les deux universitaires américaines « vont à l'encontre de leur philosophie anti-essentialiste affichée » (p. 133) en excluant certains pans de l'histoire littéraire par « une approche biaisée [...] du rôle que le genre y a joué » (p. 135). Miller passe donc en revue quelques auteurs masculins malencontreusement oubliés — en particulier Gabriel Mailhol et son *Philosophe nègre* (1764), Jean-François de Saint-Lambert et son roman *Ziméo* (1769), ou encore *Paul et Virginie* (1788) de Bernardin de Saint-Pierre. Il montre ainsi qu'il n'est aucune préséance et donc « aucun privilège féminin » dans la littérature abolitionniste, pas plus qu'il n'existe de « rapport de causalité entre le sexe de l'auteur et les textes qu'il a produits » (p. 141). Lorsqu'on les examine en détail, les textes de Gouges, Staël et Duras s'avèrent de surcroît moins abolitionnistes qu'on ne le dit. *Zamore et Mirza* (1784) puis *L'Esclavage des Noirs* (1788), les deux pièces de l'auteure de la *Déclaration des droits de la femme* (1791) regorgent en effet de telles incohérences dramatiques et autres imprécisions géographiques ou culturelles qu'elles manifestent un abolitionnisme plus

opportuniste et de circonstance qu'une véritable connaissance de la situation négrière. Parallèlement, deux des *Trois nouvelles* écrites par Madame de Staël avant 1786 — à savoir *Mirza* et *l'Histoire de Pauline* — s'inscrivent certes dans le contexte global de l'Atlantique français, mais elles nous renseignent davantage sur leur auteure que sur la condition des Noirs. *Mirza* est en effet une « négresse philosophe » qui doit beaucoup à Gabriel Mailhol, cité plus haut ; et si *l'Histoire de Pauline* a pour toile de fond l'empire et les colonies du sucre, comme le récit *Mansfield Park* de Jane Austen (1814), c'est qu'elle met également en abyme le propre mariage de Germaine Necker avec Eric Magnus, le baron suédois de Staël-Holstein. Dans cette transaction avec le Premier ministre de Louis XVI, le jeune marié obtint en effet « quelque chose des Français pour le monarque suédois : l'île de Saint-Barthélemy, dans la Caraïbe », où vivaient à l'époque « environ quatre cents esclaves et cinq cents colons français » (p. 182). Un parallèle vécu s'impose donc, dans les œuvres de Gouges et de Staël, entre la dot des femmes françaises et la vente des esclaves. Une autre connivence — cette fois entre de Staël et Duras — réside dans la figure historique de la jeune Ourika, que le Chevalier de Boufflers rapporta avec lui du Sénégal en 1786. Son prénom se trouve mentionné dans *Mirza*, et son histoire fut par la suite racontée par Claire de Duras, dans un roman éponyme paru en 1824. Comme Germaine de Staël, l'auteure d'*Ourika* avait « des liens avec l'économie atlantique par l'intermédiaire de sa famille », et notamment « avec le système de plantation » (p. 200) puisqu'elle avait « possédé, et probablement vendu, des êtres humains considérés comme des biens meubles » (p. 203). *Ourika* constitue très certainement une des premières et des meilleures « analyses de l'effet psychologique du racisme blanc sur une personne noire » (p. 206), mais ce roman ne saurait pour autant être tenu pour une œuvre abolitionniste : c'est en effet une image bien édulcorée de la vie dans les plantations qu'il nous offre à travers les rêveries d'Ourika, tandis que la seule véritable lutte — la révolution noire d'Haïti — y est présentée sous un jour exclusivement défavorable.

- 6 Le traumatisme qu'ont représenté en France la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue (1791-1793) et leur refus ultérieur d'un rétablissement de l'esclavage qui conduisit à l'indépendance de « la Perle des Antilles » en 1804, constitue de fait l'un des fils conducteurs de la troisième partie, centrée sur quatre hommes de lettres français et leurs récits : Jacques-François Roger et son roman *Kelédor* (1828), Prosper Mérimée et sa nouvelle *Tamango* (1829), Eugène Sue et *Atar-Gull* (1831), enfin Édouard Corbière et *Le Négrier* (1832), un récit — pour partie autobiographique — d'aventures maritimes. À la suite de Léon-François Hoffman (*Le Nègre romantique*, 1983), Miller poursuit avec finesse les répercussions de cette rupture historique sur les représentations du Noir rebelle dans la littérature française, mais il met également en relief une autre conséquence historique : le succès grandissant de la thèse colonialiste chez les abolitionnistes eux-mêmes. Toussaint-Louverture, selon Victor Schoelcher (p. 323), mais également Madame de Staël dans sa nouvelle *Mirza* (p. 186) défendaient déjà l'idée, chère aux Physiocrates, qu'une colonisation de l'Afrique et qu'une exploitation locale de cultures tropicales — notamment le sucre — par des travailleurs noirs mais libres pourraient constituer de fructueuses alternatives à la Traite et à l'esclavage. Jacques-François Roger ne se contente plus d'en faire de la littérature : ce gouverneur du Sénégal de 1822 à 1826 fonde en effet une plantation africaine expérimentale — les jardins de Richard-Toll — dont il décrit les succès dans son roman *Kelédor*, qui raconte les aventures d'un jeune Africain esclave en Sénégambie, esclave à Saint-Domingue, acteur de la

révolution d'Haïti et finalement de retour au Sénégal au moment de sa colonisation par les Français.

- 7 Cette troisième partie du livre présente deux intérêts supplémentaires. Tout d'abord, Miller expose brillamment la postérité des différentes œuvres qu'il étudie : celle de *Tamango* est certainement la plus prolifique, puisqu'y figurent notamment un film franco-afro-américain (*Tamango*, avec Dorothy Dantridge, en 1957) ainsi qu'un roman africain (*Le temps de Tamango*, de Boubacar Boris Diop, en 1981). Mais *Atar-Gull* a également inspiré *Le Mulâtre* de Victor Séjour, première nouvelle écrite par un Afro-Américain (et de surcroît en français !) qui paraîtra en 1837 dans *La Revue des Colonies* (1834-1843), un organe de presse abolitionniste fondé à Paris par le journaliste antillais Cyril-Auguste Bissette. À noter, enfin, que cette dernière revue servit non seulement de tribune à d'anciens ouvriers martiniquais déportés à Richard-Toll, mais également à Jacques-François Roger lui-même, puisqu'elle publia en 1836 le compte rendu d'un débat à la Chambre des Députés où l'ancien gouverneur du Sénégal défendit publiquement des positions abolitionnistes. L'autre originalité de cette troisième partie réside dans sa convaincante et subtile étude de l'homosocialité, sinon de l'homosexualité mises en scène dans *Atar-Gull* d'Eugène Sue et *Le Négrier* de Corbière. On y apprend beaucoup de choses sur les mœurs maritimes, et notamment sur l'origine et la nature du « matelotage » qui signifiait étymologiquement que deux marins partageaient une même couche — et plus, si affinités.
- 8 La quatrième partie (« Les dessous du triangle ») étudie comment divers écrivains antillais ou africains ont, d'une part, réinventé le triangle atlantique par d'autres modes de circulation, de retour ou de détour, et d'autre part interrogé le silence persistant de l'Afrique sur sa responsabilité dans la traite négrière. Quatre œuvres font l'objet d'une attention particulière : le *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), par Aimé Césaire, *Hérémakhonon* (1976) de Maryse Condé, *Sartorius* (1999) d'Édouard Glissant et *Le Docker noir* (1956) de Sembene Ousmane. Ce qui se trouve alors mis en relief, c'est leur commune volonté de rompre avec les images mythiques de l'Afrique pour au contraire aborder les difficiles réalités économiques et politiques de ses diasporas, anciennes et contemporaines. De ce point de vue, l'ouvrage de Christopher Miller présente quelque proximité avec celui de Dominic Thomas, *Black France* (2007) récemment traduit en français sous le titre évocateur de *Noirs d'encre* (2013) : les deux livres partent d'une même critique de la série des *Lieux de mémoire* de Pierre Nora (1984), et de leur étrange indifférence aux événements et aux répercussions de la traite négrière et de l'esclavage ; ils se concluent sur un semblable diagnostic sur la réticence française à intégrer le passé colonial dans le récit national. Le plaidoyer de Miller s'avère cependant plus convaincant que celui de Thomas, tout entier dévoué à la promotion de *black studies* ou d'un « postcolonialisme à la française » : car Miller ne se cantonne pas dans la seule critique académique ; il propose aussi d'intéressantes pistes historiques à explorer pour les écrivains. À cet égard, c'est un livre que tout le monde — étudiants, chercheurs, créateurs — gagnerait à lire et à relire.
- 9 On notera pour finir un certain nombre de coquilles récurrentes ou de malencontreuses erreurs, jusque dans la mise en forme, comme par exemple un chapitrage d'emblée défaillant (deux chapitres « 2 » !), un intempestif retour du premier en-tête (1748-1754) à la page 299, une notation aléatoire des siècles (tantôt chiffrés en romain minuscule, et tantôt en majuscule), la duplication de prépositions ou de verbes, quelques omissions ou fautes de frappe, des problèmes dans l'italisation des titres au sein des notes et un

changement soudain de casse dans la bibliographie... Tout cela laisse deviner une relecture parfois trop hâtive, mais ne saurait pour autant gâcher le grand plaisir intellectuel qu'on éprouve à lire ce livre, et il faut donc redire à l'auteur et à son éditeur notre gratitude pour ce brillant travail.